

Memento mori

Ariane Gélinas

Numéro 132, février 2012

Passer l'hiver

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/66010ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gélinas, A. (2012). Memento mori. *Moebius*, (132), 25–32.

ARIANE GÉLINAS

Memento mori

Léonore, 18h37

Recroquevillée entre mes draps, semblable à une épave au large, je regarde la nuit ployer sur les gratte-ciel. J'ai demandé à mes enfants de me laisser seule ce soir, même si Sophie, l'aînée, voulait à tout prix me tenir compagnie. Je l'ai remerciée après le souper, qu'elle m'a servi au lit, prétextant que je souhaitais me coucher tôt. En réalité, je ne compte pas laisser le sommeil m'emporter avant les derniers sursauts de minuit.

Les yeux plissés, je contemple les contours chatoyants de la ville, les néons à demi enfouis sous les flocons qui s'échappent délicatement des nuages. Un sentiment d'allégresse m'envahit tandis que mon regard dérive vers la fenêtre de ma chambre, où le givre dessine de fines arabesques. Même s'il n'a pas été facile de convaincre Sophie de laisser les rideaux ouverts, je me félicite d'avoir insisté. Cette nuit est singulière, et je désire être aux premières loges pour y assister. Il y a si longtemps que je me languis de ce moment. Des semaines à reporter ma décision, à feindre la gaieté devant mes proches. Depuis que mon sort est scellé, je me sens légère. Parfois, je me crois même encore capable de me mouvoir normalement, malgré l'amputation de mon pied gauche.

Je délaisse un instant le paysage animé de la ville pour examiner ma jambe infirme, dont l'extrémité est enserrée dans un bandage. Le visage de Sophie se superpose à mes pensées tandis que je l'entends dire : « Avec un diabète aussi coriace que le vôtre, maman, vous avez eu de la chance de ne pas perdre vos deux pieds. » Mes mains tremblantes

pétrissent ma cheville intacte, sur laquelle s'accumulent les œdèmes. Malgré l'optimisme de ma fille et de mes fils, je sais que la maladie est près de triompher. D'ailleurs, j'éprouve depuis quelque temps des troubles de vision qui m'empêchent de me livrer à ma passion première, nourrie par de longues années à travailler comme bibliothécaire, la lecture. Je ne suis pas dupe, la cécité étend peu à peu son empire, inexorablement. Sans compter les désagréments liés au diabète. Ce n'est pas sans raison que le mot « diabète », du grec *dia-baïno*, signifie « passer au travers »... Ce n'est plus qu'une question de temps avant que les cellules de mon pancréas ne fléchissent, détruites par la maladie. Et l'insuline ne changera pas grand-chose à l'inéluctabilité de mon sort.

En attendant, je me console en contemplant l'effervescence de la ville. Sur l'immeuble d'en face, aux fenêtres illuminées, les décorations de Noël se mêlent à la neige qui s'accumule sur les balcons minuscules. J'ai presque envie de chanter, malgré ma situation. Heureusement que dans quelques heures, la délivrance sera imminente. Fébrile, je consulte mon radio-réveil. Les chiffres rouges indiquent dix-neuf heures. Peu de temps après minuit, je m'emparerai de ma trousse d'insuline, afin de m'administrer une dose triple. Avec un peu de chance, je parviendrai à marcher, malgré le moignon qu'est devenu mon pied gauche, jusqu'à la grande fenêtre, et à jeter un dernier regard vers la cité. D'ici là, je dois veiller à empêcher Morphée de me capturer dans ses filets chimériques. En souriant, j'allume une cigarette et me remplis un verre de whisky, tirés de ma réserve secrète. Je ris d'enfreindre ainsi l'interdit. Si seulement Sophie savait.

Wilhelm, 21 h 32

Ce soir encore, je découvre les phrases inscrites dans mon journal. Comme si c'était la première fois. Mon nom complet écrit sur la première page en lettres maladroitement. Je crois que j'ai commencé à écrire lorsque les premiers signes de la maladie se sont manifestés. Il y a d'abord eu des distractions passagères. Puis, j'ai oublié certains souvenirs récents. Même si je me rappelais encore mon enfance, ma

vie d'adulte. Mais passé un certain seuil, tout devenait noir. C'est du moins ce que j'ai écrit, sur la deuxième page du journal.

Ce journal est tout ce qui me reste. Ça, et la prophétie que j'ai notée sur chaque page. Ainsi, je ne risque pas de l'oublier.

Encore une fois, je lis et je relis la consigne qui indique d'attendre minuit. Minuit cette nuit. J'ai vérifié plusieurs fois déjà, sur le calendrier de la chambre d'hôpital. Cette chambre que je partage avec trois autres patients. Ce soir, je suis seul ici, puisque les autres sont sortis. « Pour visiter leur famille », vient de me rappeler l'infirmière, d'humeur festive. Elle me dit qu'elle a beaucoup de compassion pour moi. Que ce n'est pas agréable de fêter seul dans une chambre vide. Elle me rappelle avec un air triste que mes proches sont morts, depuis longtemps déjà. Puis elle se met à parler de la solitude des malades.

J'examine son badge, sur lequel est inscrit un prénom : *Isabelle*. Elle m'explique qu'en tant que récente diplômée, elle n'a pas le choix de travailler ce soir. Mais ce n'est pas cela qui va miner son humeur. D'ailleurs, elle ne se gêne pas pour sortir une flasque d'alcool. Elle en boit plusieurs gorgées, avant de me dire quelque chose comme : « Mon cher Wilhelm, vous me ferez plaisir d'oublier tout ça ! » Je l'entends rire. Je suppose qu'elle se moque de moi. Je n'ai pas le temps de réagir qu'elle est déjà partie, en direction du couloir.

Je m'assois sur un lit, mon journal entre les mains. Il y a si peu de choses sur lesquelles je peux conserver un certain contrôle. De toute façon, comme je l'ai écrit sur l'une des dernières pages : « Il ne me reste plus beaucoup de temps avant que la démence me gagne complètement. » Je ne me souviens plus quand j'ai noté ceci, mais je suis impressionné. Surtout par mon vocabulaire de l'époque. Mais peut-être que ce n'est pas moi qui ai écrit ce passage. Ce qui serait surprenant, puisque je garde toujours mon journal près de moi.

Pour l'instant, je triture les pans de ma jaquette d'hôpital. Je la renifle avec circonspection. Je sens la tristesse m'envahir, en même temps que l'image d'un grand jardin. Il me semble que je perçois l'odeur d'alcool de

l'infirmière jusqu'ici. À moins que j'aie souillé mon lit. Mais ce n'est pas grave, puisque minuit viendra bien assez tôt. Je me répète ce que je devrai alors faire. Après avoir demandé à l'infirmière de m'apporter une jaquette propre, je marcherai vers le corridor. J'ouvrirai l'une des portes qui conduit à l'extérieur. Dehors, j'observerai le ciel de minuit, assis dans la neige. Le froid me gagnera peu à peu, jusqu'à m'envahir complètement. Mais ce ne sera pas important. Non, puisque la nuit, cette nuit que j'attends depuis si longtemps, sera venue.

Mais d'abord, je dois patienter. Sur la commode, près d'un bouquet de fleurs fanées, une vieille montre indique 22 h 15. J'entends l'infirmière qui vient. Elle a un verre à la main, qu'elle me tend. Je sens l'odeur d'alcool tandis qu'elle m'adresse un clin d'œil complice. Je la regarde un moment avant d'avaler le liquide brûlant.

Médéric, 22 h 48

Les paupières à demi fermées, je hume l'odeur d'encens qui flotte dans ma chambre. C'est Benoît qui vient d'allumer le bâtonnet à ma demande. Ses mains, usées par de longues heures passées à sculpter, caressent mon visage, qu'il vient de raser. Il y a des mois déjà qu'il s'occupe tendrement de moi, tentant de contrer les effets du cancer qui me ronge le foie. Hélas, je sais depuis des semaines que mes jours sont comptés, que chaque heure supplémentaire est péniblement arrachée à cet impitoyable sablier.

Avec effort, je consulte l'horloge antique dans un coin de la chambre : 22 h 52. Moins de deux heures avant l'ultime délivrance. La main de mon conjoint se referme sur la mienne. Comme j'ai toujours été incapable de lui dissimuler quoi que ce soit, je lui ai confié mon souhait de partir cette nuit. Même si la mort me courtise de très près depuis des jours déjà. Benoît, comme toujours, a compris. Il a augmenté ma dose de morphine au cours des derniers jours, a insisté pour partager seul avec moi ces instants fatidiques. De toute façon, j'ai fait mes adieux à mes collègues sculpteurs depuis longtemps, ainsi qu'à mon dernier frère encore vivant.

Ce soir, toutefois, j'ai tenu à rester aussi lucide que possible. Malgré sa réticence, Benoît a accepté de m'administrer une dose presque infime de morphine, afin que je demeure conscient jusqu'à la dernière heure. Avec une émotion qu'il parvenait mal à dissimuler, il a ensuite ouvert les lourds rideaux de ma chambre, pour que je puisse contempler la nuit.

Devant mes yeux engourdis, les flocons tourbillonnent, s'entortillant autour des rares étoiles visibles. À côté du lit, Galatée, ma chienne afghane, ose à peine bouger, certainement consciente de ce qui est en train de se jouer. Des larmes au coin des yeux, je nous revois, Benoît et moi, promenant la chienne en laisse dans Central Park, l'animal avançant avec cette noblesse qui le caractérise. En désignant Galatée, mon conjoint me dit faiblement :

— J'irai la promener demain matin, comme nous en avons l'habitude. Ensuite, je poursuivrai notre sculpture. J'aurais tellement aimé que tu puisses la voir terminée...

Je parviens à sourire, à tendre la main pour caresser ses cheveux soyeux. Les lèvres crispées, Benoît articule d'une voix déformée par les sanglots :

— Ne te fatigue pas trop...

J'essaie de protester tandis qu'une douleur vive se manifeste au côté droit de mon abdomen. La nausée m'envahit, ainsi qu'une grande faiblesse. Les yeux humides, Benoît se penche vers moi, faisant fi de mon visage émacié et de ma peau jaunâtre, sans cesse en proie aux démangeaisons. Ce n'est pas cet homme rabougri que je suis devenu qu'il embrasse, mais celui qu'il a rencontré voilà déjà quarante ans, lors d'une de ses premières expositions. Je sens sa bouche qui se pose avec délicatesse sur mes lèvres sèches. Puis, il se penche pour enfouir sa tête dans mon cou, ses bras entourant mes épaules chétives. Mon regard dérive à nouveau vers l'horloge, qui indique 23 h 12. D'un signe de tête, je demande à mon conjoint de nous préparer un dernier verre. Il acquiesce, avant de disparaître vers le fond de la chambre.

Alice, 23 h 46

Il y a un long moment que j'attends, terrée dans la salle de bain du deuxième étage. Plus d'une heure que je

suis barricadée ici, pour échapper à Christophe, qui guette le moment où je me déciderai enfin à sortir. Il a de bonnes raisons de souhaiter me voir mourir. Rares sont les vieilles dames qui laissent derrière elles un si considérable héritage, fruit d'une longue vie d'économie. Mais il est hors de question que je le laisse entrer avant minuit. D'aussi loin que je me souviens, les autres m'ont toujours obéi. Tous ont fléchi devant mon implacable volonté. Et ce n'est pas cet ingrat de petit-fils qui me fera changer.

Dans la cuisine, Christophe jette de la vaisselle sur le sol, vide les tiroirs de leur contenu. Je me raidis en reconnaissant le bruit de la porcelaine cassée. Il ne cesse de jurer pendant qu'il continue de fouiller dans mes affaires. Le souffle court, je me tends en discernant les insultes qu'il m'adresse. Sans doute pense-t-il que je suis assez sottise pour dissimuler de l'argent n'importe où, comme le font des vieillards moins avisés. Mais je connais trop la nature humaine pour faire confiance à mes semblables.

Au cours des heures qu'il a passées ici, il doit avoir compris que la seule manière de me voler sera de me tuer. Il a sans doute découvert le coffre à l'heure qu'il est. Ce coffre dont j'ai toujours porté la clef à mon cou, au bout d'une chaînette. Ainsi, j'aurai au moins la satisfaction de partir au moment que j'ai choisi. Ce n'est pas comme Victor, mon pauvre fils, et Sarah, sa femme stupide, tués dans un accident de voiture suspect. J'ai toujours soupçonné Christophe, leur unique héritier, d'être derrière le coup. Sa mère, qui n'avait pas l'habitude de réfléchir avant d'agir, avait tenu à lui faire part des clauses de leur contrat d'assurance. Imbécile... Mais ces détails m'importent peu à présent. À quatre-vingt-deux ans, je n'ai plus la force de me battre comme jadis, quand j'étais avocate. Ce que j'ai toujours souhaité, depuis ma plus tendre enfance, c'était de vivre cette nuit bien particulière. J'en oublie même un instant mon état de siège, le saccage qu'a réalisé mon petit-fils. Une larme sinue sur ma joue.

Sur le thermostat, les chiffres indiquent 23 h 59. Je retiens mon souffle tandis que je m'approche de la fenêtre minuscule de la salle de bain. En chancelant, je grimpe sur le couvercle des toilettes, après l'avoir abaissé, pressant ma tête grise contre la vitre. À travers le givre, j'aperçois

les tours illuminées, le ciel dans lequel éclatent des feux d'artifice. Le cou tendu, je souris pendant que des dizaines de klaxons résonnent dans la nuit. Puis, je redescends de mon perchoir, avec des gestes lents.

Dans le corridor, Christophe fulmine, tandis qu'il enfonce un long couteau de cuisine dans la porte. Furieux, il éructe :

— Tu vas te décider à sortir, vieille folle ?

Le corps tremblant, je considère la lame qui transperce la cloison, luisant dans la lumière artificielle de la petite pièce.

Derrière la porte, je l'entends respirer comme un forcené.

Dans un état second, je lisse ma jupe, réorganise ma coiffure. Le miroir me renvoie l'image de mon visage blême, tordu par l'appréhension. Je m'adresse quelques mots d'encouragement avant d'ouvrir la pharmacie, dans laquelle j'empoigne un flacon de gélules. Je débouche ensuite la bouteille d'alcool à friction, que je hume un moment. Ensuite, après avoir pris une profonde inspiration, j'avale les comprimés avec une généreuse rasade de liquide. Je me dirige alors en grimaçant vers la porte, dont je tire maladroitement le loquet.

« À New York, beaucoup de personnes âgées, à l'article de la mort, se seraient forcées à survivre jusqu'aux premiers jours du mois de janvier. C'est l'hypothèse avancée par des spécialistes pour expliquer le nombre inhabituellement élevé de décès enregistré pendant la première semaine de janvier : 600 de plus qu'en 1999, soit 50 % de hausse. »
(*Le journal du dimanche*, 16 janvier 2000)

